

SIMONE WEIL A JOE BOUSQUET

8, rue des Catalans

13 avril 1942

Cher ami — malgré le fait qu'il y a quinze jours je ne vous connaissais pas, il ne se peut vraiment pas que je vous nomme autrement — je veux d'abord vous dire que vous rencontrer a été pour moi quelque chose de plus que précieux. Je pressentais vaguement qu'il en serait ainsi, mais je ne pressentais pas à quel point.

Puis j'ai à vous demander de ne pas trop tarder à m'envoyer cette lettre dont nous avons parlé¹ ; il se peut que je parte dans peu de jours.

Je vous mets ci-joint ce qui existe de ma pièce : presque tout le troisième acte et le schéma du reste². D'abord pour que vous le lisiez et me donniez votre avis. Mais aussi pour que vous le conserviez (ainsi que les quelques poèmes) pour le cas où je partirais, et plus particulièrement pour celui où il m'arriverait de mourir.

¹) Simone Weil lui avait demandé un commentaire écrit du fameux *Projet* dont il est question dans l'avant-propos.

²) Il s'agit de *Venise sauvée*, in *Poèmes suivis de Venise sauvée*, Gallimard 1968.

Je ne sais pas s'il y a un intérêt quelconque à ce que ces choses restent. Je ne voudrais pas me laisser aller à le croire. Mais à tout hasard je veux avoir fait le nécessaire pour qu'elles ne disparaissent pas automatiquement. Bien entendu, je ne vous demande pas autre chose à leur sujet que de les garder chez vous.

J'ai été très touchée de constater que vous aviez fait véritablement attention aux quelques pages que je vous ai montrées. Je n'en conclus pas qu'elles méritent de l'attention. Je regarde cette attention comme un don gratuit et généreux de votre part. L'attention est la forme la plus rare et la plus pure de la générosité.

Il est donné à très peu d'esprits de découvrir que les choses et les êtres existent. Depuis mon enfance je ne désire pas autre chose que d'en avoir reçu avant de mourir la révélation complète. Il me semble que vous êtes engagé dans cette découverte. De ce fait, je pense n'avoir pas rencontré depuis que je suis venue dans cette région quelqu'un dont la destinée ne soit bien inférieure à la vôtre ; à une exception près.

L'exception, soit dit en passant, est un certain dominicain de Marseille, plus qu'aux trois quarts aveugle, nommé le P. Perrin³. Il vient, je crois, d'être élu prieur d'un couvent de Montpellier ;

³ On doit entre autre au Père Perrin l'édition d'*Attente de Dieu*, La Colombe 1950, de *Lettre à un religieux*, Gallimard 1951, ainsi qu'un témoignage publié à côté de celui de Gustave Thibon : *Simone Weil telle que nous l'avons connue*, La Colombe 1952.

s'il lui arrive d'aller à Carcassonne, je crois qu'une rencontre entre vous et lui vaudrait la peine d'être arrangée.

Cette découverte fait en somme le sujet de l'histoire du Graal. Seul un être prédestiné a la capacité de demander à un autre « Quel est donc ton tourment ? » Et il ne l'a pas en entrant dans la vie. Il lui faut passer par des années de nuit obscure où il erre dans le malheur, loin de tout ce qu'il aime et avec le sentiment d'être maudit. Mais au bout de tout cela il reçoit la capacité de poser une telle question, et du même coup la pierre de vie est à lui. Et il guérit la souffrance d'autrui.

Là est à mes yeux le seul fondement légitime de n'importe quelle morale ; les mauvaises actions sont celles qui voilent la réalité des choses et des êtres ou celles qu'il serait tout à fait impossible de faire si on savait vraiment que les choses et les êtres existent.

Réciproquement, la connaissance complète que les choses et les êtres sont réels implique la perfection.

Mais même à une grande distance de la perfection on peut, si on est orienté vers elle, avoir un pressentiment de cette connaissance ; et cela est extrêmement rare. Il n'y a pas d'autre grandeur authentique.

Je parle de tout cela non tout à fait comme un aveugle, mais comme un quasi-aveugle peut parler de la lumière.

Du moins j'en sais assez pour avoir pu reconnaître en vous cette orientation, je crois.

C'est un domaine où le simple désire opère, s'il est véritable, non pas la volonté ; où la simple orientation fait avancer, à condition seulement qu'on reste toujours tourné du même côté. Qui a été mis une fois dans la bonne direction est trois fois heureux. Les autres s'agitent dans du rêve. A qui est dans la bonne direction il ne peut arriver aucun mal. Quoiqu'il soit bien plus sensible au malheur que les autres, quoique le malheur mette en lui surtout un sentiment de faute et de malédiction, pourtant pour lui le malheur n'est pas un mal. A moins qu'il ne trahisse et se détourne, il est toujours préservé.

Même au moment où il se sent complètement abandonné de Dieu et des hommes, il est néanmoins préservé de tout mal.

Pour avoir part à un tel privilège il suffit de le désirer. C'est ce désir qui est une chose extrêmement difficile et rare. La plupart de ceux qui croient l'avoir ne l'ont pas. Toute la partie médiocre de l'âme se révolte et veut étouffer le désir qui la menace de mort et réussit le plus souvent à trouver quelque mensonge qui lui permet d'y parvenir. Alors elle est à l'aise. Les efforts, la tension de la volonté ne la gênent pas. Ce qui la menace, c'est seulement la présence dans l'âme d'un point de désir pur.

Je vous enverrai prochainement la copie de quelques vers d'Eschyle et de Sophocle avec ma

tentative de traduction⁴. Aussi un Nouveau Testament grec.

Il y a une chose que je me reproche de ne pas vous avoir dite à Carcassonne. C'est ceci. Puisque vous avez besoin de faire venir un médicament de Marseille, si je peux vous être utile à cet égard, disposez de moi. Ne craignez pas de me causer un dérangement, en cas de nécessité.

Croyez à mon amitié.

Simone Weil

⁴) On se reportera à *La source grecque*, Gallimard 1953.